

## TRIBULACIÓN, NEGRO MARAVILLOSO Y RETROGÉNESIS : LA ÉPICA EN LA LITERATURA JUVENIL

Isabelle-Rachel CASTA

Textes et Cultures - EA 4028, Université d'Artois

zacasta@wanadoo.fr

### Resumen

Fieles al pensamiento benjaminiano, presentaremos algunos aspectos contemporáneos de la producción «épica», principalmente *young adult*, destacando los aspectos «pseudo-edificantes», luego mostraremos cómo este legendario se refiere a una erótica de la mezcla entre «cronos» y «kaïros» - entre el largo tiempo de la narrativa lineal y la excepcionalidad del momento relámpago. En cuanto al «negro maravilloso» (fórmula tomada de Denis Labbé), se aplicará más a las series medfan o mediáticas, que son fabulosas para los eventos impresionantes y épicos; es, de hecho, un prejuicio bien anclado en el campo cultural francés de no tener, como decimos, la «fibra épica» ... Pero por un sabroso desvío es la *fantasy* más moderna que permitirá que la literatura regrese al «Hermoso acto».

**Palabras clave :** épica y juventud, alta fantasía medievalismo, ciclos, misiones.

## TRIBULATION, MERVEILLEUX NOIR ET RÉTROGENÈSE : L'ÉPIQUE EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE

### Résumé

Fidèle à la pensée benjaminienne, nous présenterons quelques aspects contemporains de la production « épique », principalement *young adult*, en en soulignant les aspects «pseudo-édifiants »,

**Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse**

puis nous montrerons en quoi ce *legendarium* réfère à une érotétique du mixte entre « chronos » et « kairos » – entre le long temps du récit linéaire et l'exceptionnalité de l'instant foudroyant. Quant au « merveilleux noir » (formule empruntée à Denis Labbé), il s'appliquera davantage aux séries *medfan*, grandes porteuses de souffles et d'événements épiques ; il est de fait un préjugé bien ancré dans le champ culturel français de n'avoir pas, comme on dit, la « fibre épique » ... Mais par un savoureux détour c'est la plus moderne *fantasy* qui va permettre à la littérature de revenir au « bel agir ».

**Mots-clés** : épopée et jeunesse , high fantasy , médiévisme , cycles , quêtes.

## **TRIBULATION, BLACK MARVELOUS AND RETROGENESIS : THE EPIC IN YOUTH LITERATURE**

### **Abstract**

Faithful to the Benjaminian thought, we will present some contemporary aspects of the «epic» production, mainly young adult, by highlighting the «pseudo-uplifting» aspects, then we will show how this legendarium refers to an erotetics of the mix between «chronos» and «kairos» - between the long time of the linear narrative and the exceptionality of the lightning moment. As for the «wonderful black» (formula borrowed from Denis Labbé), it will apply more to the medfan series, great carriers of breaths and epic events; it is in fact a preconceived notion well anchored in the French cultural field of not having, as we say, the «epic fiber» ... But by a tasty detour it is the most modern fantasy that will allow literature to return to the «Beautiful act».

**Keywords** : epic and youth, high fantasy, medievalism, cycles, quests.

Le chant national de la Grèce, à travers tous les siècles, c'est le péan qu'entonnent les marins d'Athènes à l'aurore, lorsque les appels de la trompette résonnent sur tous les vaisseaux de la flotte et que l'aile droite avance, pour l'abordage, ses étraves de bronze : « allez, fils des Hellènes, délivrez la patrie, délivrez les enfants et les femmes, les demeures des dieux paternels les tombeaux des ancêtres ; maintenant il faut jouer le tout pour le tout » ; comment, d'ailleurs, ne pas observer que ce chant de liberté, tel que nous l'a légué Eschyle, c'est presque dans les mots l'hymne de notre *Marseillaise* ? (Herriot, 1930, p. 120).

Ce bref texte d'Edouard Herriot nous semble déjà contenir le programme archidiégétique du

Isabelle-Rachel Casta

titre ; en effet, si les « tribulations » connotent bien des aventures plus ou moins désagréables, des épreuves physiques et morales qui évoquent l'étymologie latine « pressé par la herse », le terme de rétrogénése, lui, excipe davantage du vocabulaire médical, puisqu'il caractérise pour les malades souffrant d'Alzheimer, la perte de leurs facultés dans l'ordre inverse de celui de leur acquisition ; nous ne gardons bien entendu ici que l'élan du retour, vers des formes anciennes et codifiées d'un certain archaïsme littéraire. Quant au « merveilleux noir » (formule empruntée à Denis Labbé), il s'appliquera davantage aux séries *medfan*, grandes porteuses de souffles et d'événements épiques, comme nous le verrons surtout dans notre dernière partie. Il est de fait un préjugé bien ancré dans le champ culturel français de n'avoir pas, comme on dit, la « fibre épique<sup>1</sup> » ... Mais par un savoureux détour c'est la plus moderne *fantasy* qui va permettre à la littérature de revenir au « bel agir ».

Fidèle à la pensée benjaminienne<sup>2</sup>, nous présenterons quelques aspects contemporains de la production « épique », principalement *young adult*, en en soulignant les aspects «pseudo-édifiants », puis nous montrerons en quoi ce *legendarium* réfère à une érotétique du mixte entre « chronos » et « kaïros » – entre le long temps du récit linéaire et l'exceptionnalité de l'instant foudroyant.

Nous commencerons par nous interroger sur l'« époque épique » – nous empruntons cette formule à l'argumentaire de nos collègues Dominique Combe et Thomas Conrad (2017), et nous subdiviserons cette première partie en deux mouvements : l'opposition entre le *puer senex* et le *senex fortis*, figures épiques transhistoriques, puis nous reprendrons l'ancien conseil de Rudyard Kipling, « Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants », en nous demandant s'il s'agit là d'une nouvelle poétique de la relation (Edouard Glissant) ; il sera temps alors de passer à notre second mouvement : une *Iliade* adolescente... chants brisés de l'épopée à venir. Deux sous-parties nous mèneront d'abord à privilégier un registre épique plutôt qu'un genre épique, avant d'examiner une modernité en trompe l'œil, consistant en la réécriture épique de certains mythes nationaux. Un troisième grand moment nous permettra d'envisager l'ambition totalisante des œuvres-mondes, d'abord lorsque l'épopée se mélange au mythe « Dracarys ! » (*Game of Thrones*), puis en relisant l'œuvre de Melissa De La Cruz, *Les Vampires de*

1 Ni *La Franciade* (épopée inachevée écrite par Ronsard), ni *La Henriade* (Voltaire, 1724) n'ont en effet à ce jour bénéficié de l'effet d'aubaine que procurerait un renouveau herméneutique ; à voir ?

2 « Une part importante de la littérature épique pour la jeunesse de l'époque bourgeoise, à ses débuts, n'est en aucune façon proche du roman bourgeois, mais reste au contraire attachée aux formes et aux structures de l'art du récit léguées par la tradition ; bien plus elle se présente délibérément comme un art de la narration tout à fait dans le sens où l'entend Benjamin » (Ewers, 2002, p. 425).

### Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

*Manhattan*, comme l'émergence d'une nouvelle chevalerie.

Ces trois moments permettront de mettre en lumière la notion, centrale chez Tolkien, d'eucatastrophe, sans laquelle il n'y a pas d'épique possible – même si selon les critiques Kenneth Kitchell et Edward Schmall nous allons davantage vers un rétrécissement épique, comme en témoigne sans doute l'œuvre de Richard Adams *Les Garennes de Watership Down* – qui confie à de modestes lapins le soin de retranscrire *l'Énéide* de Virgile.

### Époque épique ?

Lorsque, dans *Tigre en papier* (2002), Olivier Rolin nous avoue que « ce que je crois, c'est qu'on a été la dernière génération à rêver d'héroïsme ; il fallait que la vie soit épique, sinon à quoi bon ? », il se place d'emblée sous le patronage de Claude Simon dont l'œuvre, certes, n'appartient pas au corpus de littérature de jeunesse, mais dont les grands thèmes la Terre et la Guerre sont bien des archétypes hérités de *l'Énéide* de Virgile et de *l'Illiade* d'Homère ; tous deux sont rejoints par une cohorte d'écrivains, contemporains ou non, animés de la même fièvre épique : Sylvain Tesson, Patrick Deville... tous réécrivant Jules Verne, Jack London, Blaise Cendrars ou Joseph Conrad.

Les figures trans-historiques du *puer senex* et du *senex fortis*, héritées des épopées médiévales, se réfractent de façon frappante dans les récits dystopiques et vampiriques contemporains ; lorsque l'on considère la jeunesse éternelle du vampire Edward Cullen (*Twilight*, Stephenie Meyer), qui a 17 ans depuis 1918, on se rend compte qu'il conjugue à lui tout seul les deux entités : il est à la fois le jeune homme plein de feu et d'énergie des romans d'initiation, et le vieillard expérimenté et sage, propre à la société adultocentrée où il doit se fondre dans la masse. Katniss Everdeen, la jeune chasseresse de *Hunger Games* (Suzanne Collins) est tout aussi valeureuse que les Gui, Perceval, Girard, ou Vivien de jadis. On se souvient à quel point les récits médiévaux sont riches en fils, neveux, ou écuyers ; en effet, les diverses « chansons », les « romans » ou les « enfances » (par exemple celles du Cid) tout au long du Moyen Age racontent le long trajet entre l'apogée de l'exploit collectif, et le surgissement du roman d'apprentissage, peu à peu devenu récit de formation individuelle ; or les vieux sages qui accompagnent ces romans de formation peuvent s'actualiser dans la figure tutélaire du docteur Carlisle Cullen (365 ans), le vampire qui sert de père à Edward Masen-Cullen, puisque tel est son nom véritable

Isabelle-Rachel Casta

d'avant et d'après la transformation. On retrouve dans ce canevas de relation le *pattern* que discernait déjà Hans-Eino Ewers :

Une des particularités de la société bourgeoise moderne est qu'elle permet de conserver, voire de revivifier, dans des domaines marginaux de la société ou de la culture, des formes de relation ou de communication qui, globalement, sont vouées à la disparition. L'espace dévolu aux enfants constitue un tel secteur, séparé de la société et disposant d'une relative autonomie. Il s'y développe une culture spécifique, dans laquelle le passé est conservé de multiples façons et où la narration peut continuer à vivre. Dans cette sphère limitée, raconter des histoires n'est pas marqué socialement comme obsolète. (Ewers, 2002, p. 425)

Et de fait, lorsque dans *Au hasard de la vie* (1928) Rudyard Kipling s'écrit « puisque ce sont des enfants, parle-leur batailles et rois, chevaux, diables, éléphants et anges, mais n'ometts pas de leur parler d'amour et de choses semblables<sup>3</sup> », il reprend l'ancien archétype biblique qui veut que l'exploit héroïque, déjà présent dans la *hagaddah* de David contre Goliath<sup>4</sup> (Perrot, 1967, p. 484) glorifie de façon atemporelle la lutte du débutant vertueux et vulnérable contre un puissant toxique et surarmé ; c'est sans doute pourquoi les lycéens d'aujourd'hui se plaisent à lire des auteurs relativement confidentiels, mais traversés par le trait épique, comme Antoine Volodine, Dany Laferrière, Fatou Diomé, Laurent Gaudé (*Ouragan*), ou encore Tierno Monenembo. On lira, à ce sujet, les importants travaux, mémoires et thèses de Marguerite Mouton, de Chloé Monneron (sur l'œuvre de Richard Adams, *Les Garennes de Watership Down*) mais aussi des articles de Gilles Behoteguy (2011) ou d'Agathe Salha (2011).

En conclusion partielle, il apparaît que le motif clef de l'épopée reste malgré tout le conflit, alors que celui du roman courtois s'incarne davantage dans la découverte de soi. Ainsi l'enfant épique est-il tout de suite valorisé comme extraordinaire à l'instar de Gui, dans *La Chanson de Guillaume*, alors que ses doubles plus tardifs sont encore en apprentissage, ce qui nous apparaît aujourd'hui plus naturel. Le sarrasin converti Rainouart, décrit comme un géant, peut dans une certaine mesure apparaître comme un autre exemple de *puer senex*, lorsqu'il seconde Guillaume dans ses entreprises... Le monde épique est resté longtemps très (trop ?) masculin, alors que les protagonistes en route vers leur accomplissement individuel, certes au sein d'un groupe, incarnent avant tout une quête interne de connaissance de soi, ce qui correspond en effet à la montée en puissance de l'influence des femmes, du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

3 Mathias Enard modifiera subtilement cette phrase en intitulant son roman : « Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants ».

4 Cf. *Luc* I, 64-66.

## Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

**Une *Iliade* adolescente... chants brisés de l'épopée à venir ?**

Si la substance du récit épique reste inchangée, consistant en un mixte d'exploits guerriers et d'idéal collectif, glorifiant la vitalité et l'énergie, il se trouve quand même que ce qu'on lit aujourd'hui est souvent une adaptation modernisée de la matière médiévale, ce qui nous permet d'avancer que nous sommes davantage dans un registre épique que dans un genre épique ; là encore nous ne pouvons que faire chorus à Ewers :

À la différence du roman en tant que forme épique privée de transcendance, la narration est « tissée » sur un fonds de sécurité métaphysique. Elle s'enracine dans la conviction inébranlable – religieuse ou mondaine – qu'il existe un cours inéluctable des choses. Elle raconte des événements exemplaires du cours du monde. Elle le fait d'autant plus volontiers que les événements sont plus merveilleux, plus curieux, plus inhabituels, car le fait que l'inéluctable règne aussi sur eux produit précisément la fascination de toute histoire qu'on raconte (Ewers, 2002, p. 428).

Les littératures anglo-saxonnes de l'imaginaire s'actualisent en de riches et nombreuses séries, dont voici un aperçu titulaire, forcément succinct, mais qui permet de dimensionner la productivité et l'opérativité britannique et américaine. Évoquons d'abord quelques séries : *L'Épouvanteur* de J. Delaney, *Magisterium* de H. Black et C. Clare, *Merlin* de Julian Jones, Jake Michie, Johnny Capps et Julian Murphy ; ces séries rejoignent les œuvres littéraires de Cornelia Funke, la trilogie du *Magicien noir* de T. Canavan, *Le Sacre des rois* de J.D. Reinehart, *The collegium chronicles* de Mercedes Lackey ou encore, de Rick Riordan, *Percy Jackson, Héros de l'Olympe* ou *Magnus Chase*. On saisit tout de suite la parenté thématique et stylistique avec l'œuvre de Tolkien d'une part, puis avec le plus ancien *Ivanhoé* de Walter Scott, ou aussi *Melmoth ou L'homme errant* de Charles Robert Maturin ; en dernier lieu il convient de se référer au *Roman de Brut*, de Robert Wace (1155).

Les cycles et sagas de Jacqueline Mirande<sup>5</sup> ou du britannique Kevin Crossley-Holland<sup>6</sup>, ainsi que de P. Davy (*Les démons de Négreval*) sont, certes, particulièrement appréciés par les élèves des classes de cinquième et de troisième, et deviennent même parfois des objets d'étude en classe de première.

Quant à Edward Blishen et Leon Garfield, leur œuvre commune *Le Roman de la mythologie grecque*<sup>7</sup>

5 Auteure des *Contes et Légendes du Moyen Âge* (1995), *Les Chevaliers de la table ronde* (1998) ; *Six récits d'un château fort* (1998) ; *Beau-Sire, cheval royal* (2000), *Le Chevalier à la licorne* (2002-2003)...

6 Auteur du *Cavalier tempête* (2002). Il a aussi écrit le cycle d'*Arthur* (2000-2006) : *La Pierre prophétique*, *À la croisée des chemins*, *Un croisé à Venise* et *Le Voyage de Gatty*.

7 Edward Blishen et Leon Garfield, *Le roman de la mythologie grecque. Le temps des héros* (1994) ; *Le Roman des dieux* (1995).

Isabelle-Rachel Casta

recueille tous les suffrages et ré-humanise durablement les figures lointaines d'Héphaïstos ou d'autres héros mythiques. Cependant la spécialiste Florence Bouchet reproche à certaines de ces réécritures de simplifier à outrance et de banaliser les ressorts et les figures des anciens textes médiévaux (2015) ; elle s'étonne surtout de la confusion qui règne entre « authentiques » textes médiévaux (ou antiques) et adaptations récentes, porteuses de problématiques ou de sentiments qui n'avaient guère de cadre pensable à l'époque : on ne récrit pas légèrement à la fois l'*Illiade* d'Homère et l'*Anabase* de Xénophon<sup>8</sup> !

Il peut même s'agir parfois d'une forme de modernité en trompe-l'œil qui, à travers la réécriture épique des mythes nationaux, « naturalise » en quelque sorte des éléments venus d'un passé idéologique devenu peu recommandable ; si l'on considère les deux œuvres jumelles de Jean-Louis Foncine et de Serge Dalens, on perçoit par la simple litanie titulaire, leur enracinement dans des représentations contestables, mais chacun est libre d'en juger. Pour Jean-Louis Foncine (1912-2015), citons simplement *Foulard de sang* (1946), *Les Forts et les Purs*, *Le Glaive de Cologne*, *Le Lys éclaboussé*, *Le Relais de la Chance au roy*, *Hier la liberté* (1994), *La Forêt qui n'en finit pas*, ou encore *Chronique du pays perdu*, dans la collection « Signes de piste ». Quant à Serge Dalens (1910-1998), son personnage de prince Éric (*Le Bracelet de vermeil*, 1939) a alimenté les lectures de nombreuses générations de scouts, qui y reconnaissaient leurs valeurs fondatrices de courage, de fidélité, de sens de l'honneur, de combat pour la justice, ainsi que d'amitiés... que d'aucuns diraient particulières (Christian<sup>9</sup> et Éric, premier couple crypto-gay de la littérature de jeunesse ?). Les illustrations de Pierre Joubert paraissent en effet aujourd'hui relever d'une iconographie quasiment pédophile, mais sans doute n'était-ce absolument pas perceptible par les jeunes et candides lecteurs de l'époque...

Pour être objectif, ces deux auteurs sont aimés et défendus par des écrivains aussi irréprochables que Éric L'Homme ou Jacques Baudou, et la qualité de leur style l'emporte il est vrai sur la production contemporaine plus *mainstream* comme *Le Trône d'argile*, la BD de Nicolas Jarry et France Richemond (2012-2015), ou bien des textes publiés chez Folio Junior.

On peut cependant trouver dans les œuvres de Michael Morpurgo, de Pierre Bottero (*La Quête d'Ewilan*) ou de Pierre Pevel<sup>10</sup> une construction éthique et esthétique mieux conforme à nos attentes

8 Il s'agit la plupart des temps des textes fondateurs de l'imaginaire : *Tristan et Iseult*, *Arthur*, *L'Illiade* et *L'Odyssee*...

9 Notons qu'il y a même un roman écrit à quatre mains (Foncine/Dalens) : *Le fils de Christian*.

10 La trilogie des *Ombres de Wielstadt*, se déroulant dans le Saint-Empire romain-germanique à l'époque des guerres de religion, publiée en 2001, lui vaut le Grand Prix de l'Imaginaire 2002.

**Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse**

pour la jeunesse<sup>11</sup> ; deux écrivains canoniques peuvent également figurer dans ce paradigme : il s'agit de Anne-Marie Cadot-Colin, écrivaine française de romans pour enfants s'inspirant de ceux du Graal, dont *Perceval ou le conte du Graal*, et David Gemmell qui publie son premier roman, *Légende* en 1984 (toujours publié aujourd'hui), remportant au passage le prix Tour Eiffel en 2002. En 1986, il devient écrivain à plein temps, et a publié en 2006 son dernier roman *Le Bouclier du Tonnerre* (le Cycle Troie a été achevé par sa deuxième épouse Stella avec le livre *La Chute des rois*, sorti en France en mars 2009). Il est surtout connu pour *Le Cycle de Drenai* et *Le Lion de Macédoine*.

À l'issue de cette seconde partie, nous pouvons souligner combien il est difficile d'adapter l'épicisme médiéval à nos catégories de lectures actuelles ; si Tolkien y parvient en s'inspirant de *Beowulf*, la geste arthurienne subit plus de distorsions, distorsions dont l'œuvre de Marion Zimmer Bradley manifeste un frappant exemple : ses *Brumes d'Avalon* qui réécrivent de façon féministe et érotique l'histoire du roi Arthur (*Les Dames du Lac*) ont autant de fidèles passionnés que de détracteurs.

***Dracarys*<sup>12</sup> ! Vomir le feu, mourir quand même...**

Chacun connaît l'*Assassin royal* de Robbin Hobb, de même que la série de space opera *Battlestar Galactica*... Mais d'autres séries plus juvéniles ont également montré comment l'épopée se mélange au mythe par des périples qui sont autant de « tribulations », qu'il s'agisse des *100* de Kass Morgan, ou des plus connus *Hunger Games* de Suzanne Collins.

C'est vers la série la post-apocalyptique (*The 100*, *Les 100*), que nous aimerions nous tourner un instant. C'est Alloy Entertainment, éditeur et société de production de Warner Bros Television, qui a décidé de réaliser deux supports, sous forme de livre et de série, avec pour idée que 100 adolescents délinquants soient renvoyés sur une Terre désertée depuis trois siècles par le genre humain, après une guerre atomique qui a tout anéanti. La réalisation du livre est confiée à Kass Morgan<sup>13</sup> et la série (2014), développée en même temps que le livre, à Jason Rothenberg. Les génériques sont à cet égard particulièrement porteurs d'efficace et de stratégie (peut-être comme le sont les couvertures des œuvres (re)publiées à l'occasion, exhibant la plupart du temps le frais minois contrarié des protagonistes).

11 Dans le même ordre d'idées, il faut encore citer Kenneth Grahame, un romancier britannique, principalement connu pour son roman *Le Vent dans les saules* (*The Wind in the Willows*, 1908), un classique de la littérature pour enfants.

12 En valyrien, « attaque » ! formule créée par Daenerys Targaryen pour que ses dragons crachent leur feu (*Game of Thrones*). Mais ce sera aussi l'ultime parole de Missandei, ordonnant implicitement à Daenerys de détruire Port-Réal.

13 La romancière américaine Kass Morgan (Mallory Kass) publie le premier tome de la série dystopique, *Les 100*, en 2013.



Isabelle-Rachel Casta

Par exemple, chaque saison de commence par une série d'images apocalyptiques, la plupart du temps vides d'humains, mais riches en scènes-choc, comme celle où une biche charmante, se désaltérant tranquillement, tourne la tête... et présente un faciès monstrueux, témoin des mutations post-atomiques qui ont touché la faune et la flore :

Enfin, lorsque l'œuvre atteint une certaine extension, d'inévitables contradictions se font jour, imposant des discriminations entre les différentes versions composant cette « archidiégèse » pour déterminer celles qui apparaîtront les plus convaincantes dans l'économie d'ensemble de l'œuvre-monde (Letourneux, 2017, p. 440).

Plus encore que dans les récits dystopiques de feu nucléaire (« Praimfaya » pour les *100*), l'épique enfantin s'actualise, par exemple, dans *Les Dragons de Nalsara* de Marie-Hélène Delval, qui raconte l'histoire d'un jeune dragonnier et de sa sœur, tandis que la tétralogie *Twilight* de Stephenie Meyer montre l'amitié paradoxale mais indéfectible entre une tribu de loups-garous et une famille de vampires, particulièrement frappante lors du dernier épisode, lorsqu'ils courent tous ensemble à la rencontre de leurs ennemis les Volturi pour un combat terrifiant et grandiose - qui n'aura pourtant pas lieu, puisqu'il s'agit en réalité d'une vision anticipatrice d'Alice, la sœur médium du héros Edward Cullen... Dragons et loups-garous appartiennent bien tous à cette « mégafaune charismatique » que Lionel Davoust discerne dans la fantasy épique (2018).

D'abord maintenus en latence (souvent prisonniers d'un souterrain, car trop dangereux), les dragons volent décidément au soleil, ou dans la semi-nuit du pays des morts ; qu'ont-ils à nous « dire » sur l'inconscient collectif, au travail dans le vaste édifice de George Raymond Richard Martin, comme dans sa transposition par Benioff et Weiss ? Miracle ou stérilité ? Dépassement des anciens tabous, ou éternel malheur d'aimer ? Surgissant agrippée à son impressionnant vaisseau, Daenerys « l'imbrûlée » réunit l'imagerie crépusculaire des Walkyries et la fantaisie légère du baron de Münchhausen... à moins que ce ne soit le beau souvenir des voyages de Nils Holgersson. Elle blasonne le chiffre de la Fiction, s'engendrant d'Icare et de Pégase, et emportant avec elle l'*epic fantasy* au plus haut des mythes.

Pour en revenir à *Twilight*, il faut noter que l'une des sous-catégories de « chick-lit », la « bit-lit », connaît actuellement un succès que l'on pourrait qualifier de planétaire ; on ne compte plus en effet les prestigieuses séries de vampires, qui toutes à un moment ou à un autre, atteignent la dimension de

## Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

l'épopée, généralement en décrivant une bataille finale opposant les forces du bien et de la lumière aux hordes montées du fond de l'obscurité pour détruire le monde... On citera essentiellement quatre ensembles romanesques : *Vampire Academy* (Richelle Mead), *La Maison de la nuit* (P.C. et C. Cast), *Journal d'un vampire* (L. J. Smith), et enfin *Les Vampires de Manhattan* (Melissa de la Cruz) dont nous allons maintenant proposer, en dernière instance, une micro-lecture. Il s'agit plus spécifiquement de la fin des *Portes du Paradis* (2014), aux chapitres 57 et 58.

Le septième et dernier volume de la saga des *Vampires de Manhattan* permet de remonter le cours du Temps, comme l'indique suffisamment son titre : nous sommes « aux portes » du paradis, là où tout a commencé... lorsque le plus beau des anges, Satan le « Luci-fer » (porteur de *lux*, de lumière), a été chassé du Ciel et a entraîné avec lui les cohortes d'anges révoltés qui l'ont accompagné en enfer.

Ces deux chapitres sont donc les quasi-ultimes pages des aventures de l'héroïne, Théodora, dont nous allons rappeler quelques caractéristiques ; donc Théodora, l'héroïne des *Vampires de Manhattan* (le titre français rend assez mal compte de l'original : *The Van Alen Legacy*, beaucoup plus dynastique en effet) est, au début, insignifiante, modeste, anodine ; elle grandit et s'affirme magistralement au fil des épisodes, devenant enfin aux dernières pages l'ange Gabrielle, l'incorrupte (comme G.R.R. Martin parlera de la princesse Daenerys Targaryen comme « l'imbrûlée ») ; mais aux yeux des vampires « puristes », elle est un monstre, car sa mère Allegra l'a conçue avec un humain – ce qui la met au ban des deux sociétés... jusqu'à ce que par un ultime sacrifice elle parvienne à anéantir Lucifer lui-même. Exceptionnelle mais haïssable, telle la dessinent les leitmotifs du roman.

Ces quelques rappels n'ont pour but que de contextualiser et d'actualiser le passage ; nous comprenons assez rapidement, par le lexique spécifique utilisé (*high* et *epic fantasy*), qu'il s'agit d'un affrontement surnaturel, dont dépend le sort du Monde : soit Satan/Lucifer l'emporte, soit les « bons » anges gagnent et rouvrent les fameuses « portes »... pour que la Paix et la Valeur règnent de nouveau et baignent la terre de leur félicité. On observera d'ailleurs la thématique du titre général par quelques reprises intra-textuelles insistantes : « la porte du paradis » à l'incipit (l. 2), ou bien encore « regagner le paradis », ou même, à la toute fin mais de façon plus allusive « les deux passages se fondaient de nouveau »... ce qui signifie que le Paradis, en effet, s'ouvre de nouveau aux anges pardonnés.

Trois étapes permettront – succinctement – d'éclairer ces pages de prouesses et de chagrin, puisque deux des héros majeurs semblent condamnés à mourir définitivement, cette fois ; mais en « chick lit »,

Isabelle-Rachel Casta

plus encore en « bit lit », « la mort n'est jamais une fin », et tous les espoirs sont donc permis : Un lexique biblique pour... un combat fabuleux au prix...de sacrifices déchirants.

### Un lexique biblique...

Dès la première lecture, nous sommes frappés par l'abondance de l'onomastique biblique, reconnaissable par les terminaisons en « el », caractéristiques de l'Ancien testament : Araquiel, Azraël, Michel, Danel... tous font partie des *nephilim* (nom hébreu des anges, qu'ils soient fastes ou néfastes), et tous apparaissent enfin sous leur vrai et grandiose visage... *El*, en hébreu, est le nom commun qui signifie : dieu. On saisit alors le pourquoi de tant de récurrence ! Mais *Ab* (le père) lui est fréquemment substitué : Jack est ainsi Abbadon (perdition, destruction, et même : « ange de l'abîme »).

Il est clair que l'auteur assimile ici complètement anges et vampires, au risque de choquer certains lecteurs ; mais ne peut-on pas dire que de toute façon, le traitement « super-héroïque » qui leur est réservé (duels à l'épée, armure d'or, fracas, force prodigieuse...) est directement emprunté à l'*heroic fantasy*, quelle que soit la « nature » de ces êtres ? Le background est clairement judéo-chrétien, mais l'ignorance de toute référence ne nuit pas (trop) à la compréhension : affrontement dantesque et épique, le combat qui nous est décrit tient autant des batailles des Chevaliers de la Table Ronde que de celle d'Aragorn contre les Orques au gouffre de Helm ; les « elfes » de Légolas valent bien les « archanges » Gabrielle et Michel (*id est* : Mickaël, « qui est comme dieu »), magiquement réunis en Théodora, fille de l'un et de l'autre ! car Théodora<sup>14</sup> signifie littéralement « donné par Dieu ». On notera aussi la présence des « loups » (p. 2), tout droit venus des « loups-garous » de *Harry Potter* et de *Twilight*, désormais consubstantiels de tout combat « fantasyque » ! Les « Venator » au nom latin (chasseurs) sont en fait les « super-vampires » chargés de la protection du clan...

Songons à Tolkien encore une fois : Galadriel porte en son seul nom la réunion heureuse de Galaad (cycle du Graal) et d'Ariel (nom hébreu, qui signifie Lion de Dieu ou foyer de Dieu). Les jeunes lecteurs ne sont donc pas « dépaysés », mais juste un peu déstabilisés : bercés par la mélodie euphonique des noms Aaiel pour Azraël et Araquiel, par exemple, ils sont aussi fondés à reconnaître une thématique très fréquente en *fantasy* : l'ange, comme personnage surnaturel qui se dévoile peu à

14 Attention toutefois, c'est une initiative de la traduction française ; dans la version originale américaine, elle s'appelle Schuyler.

## Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

peu... comme dans *Éternels* de Noël Alyson, ou encore *Hush hush*, de Becca Fitzpatrick.

Anges, vampires, super-héros... forment une chevalerie épique composite, à demi-onirique, dont le but est d'anéantir une bonne fois pour toutes « Lucifer » - ce qui sera fait en deux gestes homologues l'un de l'autre : « L'ange Danel abattit son épée et la plongea dans le cœur noir d'Abbadon » annonçant immédiatement « Théodora [...] enfonça l'épée de Michel dans le cœur du démon ». Pour approfondir et mieux saisir les nuances de ce lexique si particulier, on peut quand même se référer au *Dictionnaire des noms propres de la Bible* (O. Odelain et R. Séguineau, 1978).

### ... pour un combat fabuleux...

Le combat qui s'engage dans ces pages est d'abord marqué par l'opposition structurante Lumière/Ténèbres... oxymore présent dans le nom même de Satan – ici Lucifer, indistinctement nommé le « porteur de lumière » et le prince des ténèbres, dans tout son nuancier sémantique et lexical : « condamnés aux Ténèbres » et « Lucifer » (p. 2) ; « le prince des Ténèbres » (2 fois p. 3). Autour de cette ambivalence, s'organise tout le reste du combat, scandé par le leitmotiv de la lumière, ou de son contraire : « venus pour la Lumière, embrasées par le Feu divin, enflammées de lumière » (p. 1) ; « épées d'or » qui s'opposent bien sûr à « feu noir », « cœur noir », « anges noirs » (p. 2).

Une lutte manichéenne va donc se déchaîner, entre les champions du Bien (Azraël, dont on rappelle aussi l'appartenance nordique et saxonne « une puissante Walkyrie », son amour Araquiel, Jack-Abbadon, les loups, les Venator, les « légions angéliques » de l'incipit, tous menés et dominés par Théodora redevenue Gabrielle/Michel) et les Aides du Mal (les « sang d'argent », vampires traîtres à la cause, les « démons », les « anges noirs » dont Danel, qui tue Abbadon... tous cette fois sous le commandement de Satan). Le lexique « spécialisé » ravira tout jeune lecteur amateur de *cosplay* ou de *fantasy*, comme le marquent le triple leitmotiv « se battaient » et son polyptote « bataille » (p. 2). Le continuum celtico-médiéval s'entend aussi dans « s'affrontaient en combat singulier », « épées, armure, chaos, guerre et ruine ».

Motif apocalyptique, la chute de Satan est un des grands thèmes de la littérature romantique, et Melissa de la Cruz (dont le nom permet de supposer l'appartenance confessionnelle) sait qu'elle peut s'appuyer sur la mémoire culturelle universelle pour broder « son » combat épique, les trois grandes religions monothéistes reconnaissant l'archange Gabriel (Djibril) ou Satan (Chaitan).

Isabelle-Rachel Casta

Mais l'intérêt réside aussi dans l'atmosphère de fin du monde (« la force de sa mort, destruction de leur fils le plus puissant, hurlements stridents »)... accompagnée des signes traditionnels du combat chevaleresque acharné : « pierre rougie par le sang, blessure dans son flanc, l'épée de l'archange, enfonça l'épée de Michel » etc. Cet affrontement, victorieux pour les forces du Bien, entraîne pourtant un désastre humain chez les héros... car l'équilibre est rompu. Le combat s'achève sur une note shakespearienne : « l'étoffe même du temps en fut repliée sur elle-même », qui traduit à peu près le « *Time is out of joint*<sup>15</sup> » qui salue l'apparition spectrale du vieil Hamlet.

Plus encore, l'anéantissement de Satan « prive » l'univers de la part nécessaire de ténèbres, d'où le « chagrin insoutenable » et le tremblement des cieux – qui reconnaissent malgré tout en Lucifer un « fils » ! On ressent bien que malgré la violence extrême de la bataille, il n'y a pas de bassesse, pas d'ignominie autre que le combat à mort de deux camps irréconciliables, aux enjeux cosmiques.

### ... au prix de sacrifices déchirants

Comme l'indique chaque titre de chapitre, nous naviguons d'une conscience féminine à une autre : Mimi Force et Theodora van Alen se succèdent une dernière fois... pour que se focalisent sur chacune d'entre elles notre attention et notre empathie.

Ainsi deux couples « amis » (ça n'a pas toujours été le cas !) se retrouvent-ils à combattre côte à côte, mais l'issue est fatale (en tout cas dans ces pages) à l'un des deux partenaires de chaque duo : Mimi-Azraël, qui a enfin réussi à oublier son premier amour, son frère Jack, auprès d'Araquiel, est mortellement atteinte : « il la consumerait ; il ne leur restait plus beaucoup de temps » ; plus complexe et plus tragique encore est la mort de l'ange Abbadon, certes codé comme « Destructeur », mais au service du Bien : il s'agit de Jack Force, l'époux de Théodora, et le dilemme épouvantable qu'elle va connaître (tuer Satan et provoquer la mort de Jack... ou laisser le Mal vivre et « récupérer » l'homme qu'elle aime) en redouble un autre...

C'est ainsi qu'il faut comprendre la page 3 : « son père » est une désignation assez énigmatique ; en effet, son « vrai » père, biologique, est humain – car sa mère l'archange Gabrielle l'a préféré à son frère-amant cosmique, Michel. Mais il se trouve que la paternité archangélique de Michel l'emporte

<sup>15</sup> « Ce temps est sorti de ses gonds » (Shakespeare, 1988, p. 140).

## Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

finalement, d'où « l'épée de l'Archange » qu'elle seule peut brandir et utiliser. C'est bien Michel, qui « à Rome » n'a pu se résoudre à laisser Satan tuer la femme qu'il aimait malgré son abandon – Gabrielle donc – et qui a permis que le Mal l'emporte dans ce monde.

L'extraordinaire dialogue du « Glom » (sorte de monde parallèle karmique où les âmes s'entretiennent) nous donne, par sa brièveté spartiate et son lexique maximaliste, l'ampleur des enjeux : « je t'aime. Toujours » ; nous sommes ici réduits à l'essence du langage, l'absolutisme des grands invariants humains : l'amour et la mort, le « toujours » de Jack devant être entendu comme un « pour toujours... », autrement dit malgré la mort qui va l'engloutir.

Comme sur le champ de bataille arthurien de Salisbury/Camlann, où Arthur et Mordred s'entretuent malgré le soutien de Lancelot, revenu in extremis aider son vieil ami, les triomphateurs ne l'emportent pas sans désastre intime : nous sommes bien dans l'eucatastrophe de Tolkien, où les héros majeurs s'en tirent (Aragorn, Légolas...) mais où les personnages secondaires restent sur le carreau (Thorin Écu-de-Chêne, Boromir). Le sacrifice final de Théodora réconcilie bien sûr les deux (trois ?) parts d'elle-même : l'humaine et la vampirique, c'est-à-dire l'angélique. Elle est bien la « *dimidium cognatus* », l'hybride, qui réunit en elle les trois entités.

Grâce à son sacrifice salvifique (« Aimer, c'est lâcher prise »), les portes se rouvrent, et l'antique malédiction est levée : « ils étaient tous des anges à présent » ; « pour la rédemption ». Le vocabulaire est plus mystique que strictement religieux (des anges-vampires !), mais le fil rouge du combat « rédemptoriste » est bien inscrit pendant les sept volumes, renouant non seulement, nous l'avons dit, avec le cycle arthurien du Graal, mais aussi avec la *Gothic Fantasy* sérielle de type *Buffy* (l'apocalypse finale de chaque saison...) ou *Angel* (le dernier épisode en particulier) (Casta, 2018, 1-17). Modernes et intemporelles, spiritualistes et médiévalisantes... ces pages, dont nous aurions pu aussi souligner le féminisme « guerrier », demandent certes quelques connaissances aux jeunes lecteurs, mais leur procurent une leçon d'épicisme magistrale, adossée aux grands universaux de la mort et de l'amour... plus forts que le mal.

Entérinant les ruptures de légitimité qui fracturent le monde des vampires régnants, l'ascension de Théodora s'accompagne d'une remise en cause totale de l'ordre ancien, de la tradition et de sa sécurité... elle qui est déjà le fruit d'une transgression inouïe devient la cause d'une autre révolution,

Isabelle-Rachel Casta

amoureuse cette fois. L'ange Abbadon se détourne bien de sa fiancée « céleste » pour fuir avec elle, en laissant un monde en proie au chaos. Ces êtres désarrimés, désorbités amènent le renouveau, mais la gestation est terrible et doit être interrogée. Tout se passe un peu comme si la « stase » vampirique devenait peu à peu invisible, superflue, dispensable ; il s'agit bien, surtout, d'une aristocratie, une « nouvelle chevalerie ». C'est ainsi que la critique Hélène Machinal peut proposer quelques hypothèses dont la pertinence pourrait s'appliquer aux séries marquées par l'*epic fantasy* :

Le retour au mythe et à la croyance a une incidence double [...]. Le mythe et la croyance se substituent à la raison et à la connaissance car ces dernières ont été les déclencheurs du cataclysme. Dans le même temps, ce retour vers le mythe est présenté non comme une régression mais plutôt sur le mode de la résurgence d'un fond commun et universel, d'une fondation sur laquelle repose toute forme de communauté et de civilisation. (Machinal, 2015, p. 193)

En conclusion, l'épique de jeunesse ressortit aujourd'hui plus que jamais au *Worldbuilding*, conjuguant le merveilleux héroïque de l'escapisme et la dimensionnalité transculturelle et transmédiatique des œuvres-mondes ; nous rejoignons ainsi la pensée d'Anne Besson, lorsqu'elle réfléchit aux parentés qui unissent les épopées de G.R.R. Martin, de Tolkien et J.K. Rowling :

La dark fantasy volontairement sanglante et amoral, est arrivée sur le devant de la scène avec *GOT*, les expressions de *gritty fantasy* ou de *grimdark* ont été proposées pour repérer ce courant illustré par exemple par les œuvres Mark Laurence, Joey Abercrombie ou en France par les dernières productions de Lionel Davoust et Pierre Povel (Besson, 2020).

Mais c'est à Isabelle Perrier qu'il nous faut laisser, pour cette fois, le dernier mot :

On a beaucoup parlé de la mort de l'épopée et du héros. La modernité s'est efforcée de proposer des personnages communs, voire des anti-héros. Elle s'est centrée sur le quotidien, l'intime, le banal, voire le trivial. Et pourtant, une grande partie de la culture dite « populaire » s'est construite sur les ruines de l'épopée et du héros. [...] cette thèse [...] repose sur la conviction intime que les littératures de l'imaginaire, qui appartiennent à un domaine plus vaste que l'on pourrait nommer les cultures de l'imaginaire, sont une nouvelle déclinaison de l'épopée et que leurs lecteurs ont l'âme épique (Perrier, 2014, p. 51).

### Références bibliographiques

Behoteguy, G. (2011). « Réécrire pour la jeunesse de grands classiques : l'art de faire du neuf avec du vieux ? », *Publije*, [en ligne], n° 1, *Le récit pour la jeunesse entre transposition, adaptation*

## Tribulation, merveilleux noir et rétrogenèse : l'épique en littérature de jeunesse

et traduction, consulté le 1 juin 2020, URL : <http://revues.univ-lemans.fr/index.php/publie/article/view/116/118>.

- Besson, A. (2020). Argumentaire du colloque *Game of Thrones, nouveau modèle pour la fantasy ?*, 14-15 mai 2020, Epinal, Festival des Imaginales, [https://www.fabula.org/actualites/colloque-des-imaginables-2020-game-of-thrones-nouveau-modele-pour-la-fantasy\\_92699.php](https://www.fabula.org/actualites/colloque-des-imaginables-2020-game-of-thrones-nouveau-modele-pour-la-fantasy_92699.php). (colloque annulé, mais remplacé par des visio-conférences, du 4 au 8 mai).
- Bouchet, F. (2015). « Le Moyen Âge mène à tout, à condition d'en sortir : pour une approche diachronique de la littérature médiévale », *Perspectives médiévales* [En ligne], n° 36, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 09 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/peme/7505>
- Casta, I. (2018). Les Tueuses épiques et l'échec, dans *Buffy chasseuse de vampires. Revista Epicas*, n° 3 : *L'épopée et les femmes*, ed. Christina Ramalho et Fabio Mario da Silva. 1-17.
- Combe, D. et Conrad, T. (dir.) (2017). Époque épique, *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 14.
- Davoust, L. (2018). « Dragon ». *Dictionnaire de la fantasy*, dir. A. Besson. Paris : éditions Vendémiaire, 94-100.
- De La Cruz, M. (2012). *Les Portes du paradis*, trad. Valérie Le Plouhinec, Paris : Albin Michel, chapitre 57 et 58.
- Ewers H-H. (2002). La littérature de jeunesse entre roman et art de la narration. Réflexions à partir de Walter Benjamin. *Revue de littérature comparée*, n° 304, 421-430.
- Herriot, É. (1930). *Sous l'olivier*; Librairie Hachette.
- Letourneux, M. (2017). *Fictions à la chaîne, littérature sérielle et culture médiatique*, Paris : Seuil.
- Machinal, H. (2015). Écriture du futur et redistribution des cartes génériques. *Poétique du merveilleux*, dir. É. Jacquelin et A. Besson. Arras : Presses universitaires d'Artois, 2015, 187-202.
- Morgan, K. (2015) *Les 100, Retour*; trad. Frédérique Fraisse, Paris : Robert Laffont.
- Noël, A. (2009-2010) *Éternels*, trad. Sylvia Cohen et Laurence Boischot, Paris : Michel Lafon, 2 vol.
- Odelain, O. et Séguineau, R. (1978). *Dictionnaire des noms propres de la Bible*, Paris : Cerf-Desclée de Bouver.
- Perrier, I. (2014). Un retour de l'épique. *L'Antiquité dans l'imaginaire contemporain*, dir. M. Bost-



Isabelle-Rachel Casta

Fiévet et S. Provini. Paris : Classique Garnier, 51-64.

Perrot, C. (1967). Les récits d'enfance dans la Haggada antérieure au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. *Recherches de science religieuse*, n°55, 481-518.

Salha, A. (2011). « Métamorphose d'un texte fondateur : traductions, adaptations et réécriture d'Homère dans la littérature de jeunesse contemporaine », *Publije*, [en ligne], n° 1, *Le récit pour la jeunesse entre transposition, adaptation et traduction*, consulté le 1 juin 2020. URL : <http://revues.univ-lemans.fr/index.php/publije/article/view/114/122>.

Shakespeare, W. (1988). *Hamlet*, I, 5, trad. André Lorant, Paris : Aubier bilingue.

### **Téléfilmographie :**

*Les 100 (The 100)*. série télévisée américaine, développée et produite par Jason Rothenberg, inspirée des romans éponymes de Kass Morgan (2014-en production).